# COMPTE RENDU DES SÉANCES DU GROUPE STRASBOURGEOIS DES ÉTUDES LATINES

## SÉANCE DU 8 JUIN 2018

La séance du 8 juin 2018 a donné lieu à la rencontre annuelle des antiquisants de l'Université de Strasbourg avec leurs homologues de l'Albert-Ludwigs-Universität de Fribourg-en-Brisgau.

Deux étudiants strasbourgeois ont présenté des communications lors de cette rencontre, qui s'est tenue à Strasbourg.

La première communication, présentée par M^me^ G. Panou, étudiante en master à l'Université de Strasbourg, portait sur le sujet suivant : « L'infanticide maternel dans la mythologie grecque : le cas de Procné et de son banquet "tecnophage" ». En voici le résumé :

« Parmi les cas des mères-infanticides de la mythologie gréco-romaine, Procné doit être considérée comme l'exemple le plus horrifiant et, peut-être, aussi le plus révélateur de ce crime néfaste. Son acte criminel, qui ne consiste pas seulement en son infanticide, mais de surplus en ce banquet « tecnophage » qu'elle prépare pour son mari et violeur de sa propre sœur, dévoile des éléments sociologiques et culturels cruciaux pour la recherche mythologique et anthropologique. En traversant des textes exclusivement en grec ancien à ce propos, nous essayons de mettre en évidence les effets de l'infanticide comme résultat de vengeance, ainsi que le rôle du cannibalisme dans la mythologie grecque ancienne. En étudiant trois versions différentes du même mythe le statut de la mère au sein de l'*oikos* et de la société grecque ancienne est exploré.

Dans un premier temps, Apollodore nous rappelle la pratique du mariage arrangé en Grèce antique, selon laquelle le *kyrios* de la famille donne en mariage sa fille, qui devait faire montre d'une obéissance absolue à son mari. Un passage de la version sophocléenne complète l'image de cette pratique patriarcale, qui a des implications graves sur l'introduction de la femme au nouvel *oikos*. Sophocle, à travers les paroles de Procné, insinue que la femme athénienne ne considère pas la maison de son mari comme la sienne, mais qu'elle est plutôt « vendue » de sa maison paternelle à un homme étranger, à un Thrace barbare. La place de la femme grecque était bien inférieure à celle de son maître et ses responsabilités consistaient à élever les enfants et gérer les tâches ménagères de l'*oikos*. Le fait que les filles étaient données comme épouses dès un âge très jeune (*ca* douze ans) aux hommes de 30-40 ans le plus souvent assurément ne facilitait pas cette transition. Dans ce contexte, il peut être supposé que Procné, afin de commettre son infanticide pour venger sa sœur, était prête à mettre en avant

sa relation de consanguinité avec sa famille d'origine plutôt que sa nouvelle famille, au point même de provoquer la destruction totale du nouvel *oikos*. Il ne serait pas dénué de fondement de supposer que les mères-infanticides, en tuant leurs descendants, souhaitaient retourner dans un état antérieur, celui de fille, durant lequel la vie semblait plus facile, plutôt que de rester dans leur statut d'épouse/mère. L'infanticide de Procné ne doit pas bien sûr être lié à l'indifférence ou la haine d'une mère envers son enfant. Par contre, il serait valide de conclure que les descendants masculins étaient strictement liés au rôle du père et à la continuation de sa génération dans la société. Dans cet aspect la mère, en tuant les fils légitimes de son mari, le privait aussi de son statut d'homme et de citoyen.

Toute l'horreur de ce cas d'infanticide se cache derrière les préparations « culinaires » des deux femmes et, encore plus, l'ignorance totale de Térée, qui dévore la chair bouillie de son propre fils. Le roi thrace est présenté chez Sophocle comme un homme ἄνους (insensé), alors que le poète critique ouvertement l'infanticide accompli ainsi que la tecnophagie préparée par Procné et par Philomèle en faisant une comparaison médicale. Il est clair que Térée est parallélisé avec Cronos, la figure du père cannibale par excellence, cependant il reste bien éloigné du Titan, qui avale ses enfants consciemment et sans aucun préparatif. Or, l'aspect tragique ne se limite pas seulement à l'acte de la tecnophagie en soi, mais est renforcé par l'ignorance et la révélation de la vérité monstrueuse par les deux femmes, qui sont finalement persécutées par Térée.

Pausanias se différencie des versions précédentes, puisqu'il ne fait allusion qu'à l'infanticide et au cannibalisme. Le grand périégète grec décrit avec grand détail la tombe du père anthropophage, qui fut inhumé en tumulus selon le culte héroïque de l'époque. Ceci attire naturellement l'attention du lecteur, qui déjà connaissait sans doute la « préhistoire » du mythe. Il est évident qu'en ce qui concerne le personnage de Térée, Pausanias a remplacé tous les éléments surnaturels par des explications réalistes et qu'il présente ce mythe comme une véritable anecdote de la région avec une tonalité positive vis-à-vis du personnage masculin.

Dans l'ensemble, il est intéressant de noter que dans la mythologie ancienne c'est toujours le père qui avale ses enfants. Sur un niveau symbolique, on pourrait reconnaître une pratique ancestrale dans la mise à mort de l'enfant dans le chaudron : la volonté de l'immortalisation de l'enfant, comme c'est le cas dans d'autres récits mythologiques. Ce qui attire le plus l'attention, c'est que les enfants concernés sont sans exception des garçons, puisque les filles n'avaient pas apparemment assez de valeur pour vouloir à tout prix les garder en vie. Dans notre cas précis, on peut dire qu'il s'agit plutôt d'un rituel détourné de son but, puisqu'on ne peut trouver aucune trace de volonté positive de la part des sacrificateurs. Il s'agit d'un moyen de vengeance, de châtiment de l'inceste, du type de la loi du talion « œil pour œil » ou mieux ici « ventre pour ventre ». La pratique du cannibalisme – et encore plus de la tecnophagie – exprime les difficultés de la mise en place des règles de la vie civilisée. Térée vit dans une société, où les règles sont bien établies, mais il

ne les respecte pas, c'est pourquoi sa femme lui sert ce banquet cannibale, afin de lui rendre impossible toute tentative de retour à la normalité ; il a perdu pour toujours son identité humaine. »

(Georgia Panou)

La seconde communication, présentée par M. N. Kinosky, étudiant en Master à l'Université de Strasbourg, était intitulée « Quelques réflexions sur une épitaphe latine dans l'*Hypnerotomachia Poliphili* : présence et enjeux littéraires de l'humanisme ». En voici le résumé :

« La participation au *Colloquium Rhenanum* dans le domaine des études latines a été l'occasion de présenter à un public français et allemand une partie d'un travail de recherche consacré aux réminiscences antiques du couple amoureux dans l'*Hypnerotomachia Poliphili* de Francesco Colonna, roman qui passait, dès sa publication en 1499 par Aldo Manuzio à Venise, pour le plus beau livre du monde. L'objet de notre intervention s'est concentré plus précisément sur une épitaphe en latin située dans le roman. Poliphile guidé par son amante Polia sur la route qui mène à Cythère est amené, avant de s'embarquer, à visiter un cimetière des amants défunts, le polyandrion. Dans cet espace antique, composite, fait de colonnes, chapelles, coupoles, obélisques et pyramide, entre différents monuments funéraires comme l'épitaphe de l'impératrice Faustine, celle d'une femme jalouse ou celle d'une jeune fille immolée pour ne pas s'être résolue à se marier, Poliphile lit l'épitaphe longue, anormale, sous forme de récit-résumé de Lolius et Leontia. Comme le narrateur-protagoniste l'affirme, l'épitaphe est grecque à l'origine et le texte qu'il lit et qui nous est présenté est sa propre traduction en latin : « *Tale epigramma inscripto havea. Il quale nel proprio idiomate in tanta pietate me provocava legendo si miserando caso, che di lachryme contenirme non potui, damnando la rea fortuna. Il quale saepicule perlegendo quanto io ho potuto cusi il fece latino* ».

Cette épitaphe raconte les mésaventures de deux amants, jeunes et beaux qui, bravant l'autorité paternelle, s'enfuient vers un ailleurs. Cet ailleurs est riche en problèmes, en péripéties qui ne trouvent de résolution que dans la mort. L'histoire de Lolius et Leontia est à l'image des couples comme Chairéas et Callirhoé, Leucippé et Clitophon, Daphnis et Chloé ; les personnages sont malmenés par le destin, agressés par des pirates, victimes d'un naufrage, puis sauvés de justesse pour finir par mourir tragiquement. La mer, la fuite, la séparation des amants par le destin, la présence de pirates sont des topoi du roman grec, et plus précisément le naufrage que nous pouvons lire, exactement présent dans le roman d'Achille Tatius (III, 2, 6) : Ἦν δὲ καὶ τὰ ἐγκάρσια τῶν κυμάτων ἑκατέρωθεν φοβερώτερα· ἀναβαίνουσα μὲν γὰρ ἐπὶ τὴν ναῦν ἡ θάλασσα διὰ τῶν γέρρων ἐκυλίετο καὶ ἐκάλυπτε πᾶν τὸ σκάφος. Seule la fin des amants semblerait ne pas s'approcher du ton du

roman grec plutôt tourné vers la résolution finale sous forme de happy end. Dans l'épitaphe, les amants finissent donc par mourir, on peut voir cette mort en fin de texte, comme un glissement de ton, entre la résolution antique du roman grec et la mort tragique des amants victimes de la passion qui dérègle incarnés par Tristan et Iseult. L'*Hypnerotomachia Poliphili* est lui-même une tension remarquable entre l'influence antique et le roman allégorique du Moyen Âge comme le *Roman de la rose*. On peut également penser à une autre source grecque, l'épulion de *Héro et Léandre* de Musée, éditée par Aldo Manuzio en 1497, soit deux ans avant l'édition du Poliphile, dont le cadre diégétique se place entre terre et mer et contribue à la mort de Héro et à celle de Léandre, amants tragiques s'il en est.

Nous avons mentionné le fait que l'épitaphe est une traduction. Quelle traduction ! Pourquoi une traduction ? Si traduction il y a, c'est bien pour que le texte de départ soit transmis à un lecteur n'entendant pas la langue dans laquelle le texte même se fonde. Poliphile traducteur n'est plus seulement protagoniste de son roman, il est un érudit, cultivé, entendant le grec, plus même que son auteur. Pourquoi donc ne pas l'écrire en grec ? Il semblerait que Colonna fût un helléniste modeste, plus capable d'écrire en latin qu'en grec, passer par une traduction latine d'un texte grec par le biais de son personnage est finalement le meilleur moyen de disposer d'une invention sous forme d'exercice de style. Colonna a du goût pour la variation, influencé qu'il est par Apulée, capable d'utiliser dans un style maniériste des hapax comme *hederaciter*, *saepicule*, *sachariter*, *delphineo nixu*, joints à des formes poétiques comme *deosculat*, une série de diminutifs précieux – *palmicula*, *remigula* par exemple – ou des archaïsmes comme *tipula* présent déjà chez Plaute et dont Apulée était un grand praticien, ce qui fait de cet écho à Plaute un double ricochet référentiel. À cette variété de ton et de formes, on peut ajouter l'emploi de mots grecs translittérés. Quel est leur usage ? Si l'on voit le texte comme une pure traduction, si l'on joue le jeu de la fiction romanesque, Poliphile traduit le texte et cette traduction est faite de tête, à chaud, à la va-vite, sous le coup de l'émotion. Ce faisant, on comprend alors l'aspect boiteux de la syntaxe et coloré des mots. Dans ce contexte, les mots grecs sont des cache-misère, Poliphile-traducteur est incapable de traduire le grec original dans un latin classique, convenu, correct en somme. Ainsi, il garde *polystonos*, *astrophia*, *plemmyris*. En tant qu'exercice de style, cette présence du grec est une touche supplémentaire au bouquet garni que nous offre Colonna. Cette présence du grec peut être la trace d'une sorte d'hypergrec. Si l'on conçoit avec Paul Ricœur que la traduction serait la trouvaille entre deux langues d'équivalences, on comprend que l'éclectisme du latin est une réponse à un grec originel, original, fait de licences, de néologismes, d'hapax, de poétismes et d'archaïsmes ; un grec fictif, dont il reste l'une ou l'autre trace dans l'épitaphe, comme un suprême vestige mis en abime. Remarquons encore deux choses concernant cette présence grecque. *Plemmyriis* est un emprunt virgilien et ce faisant l'épitaphe veut accentuer son goût poétique et l'objet même de la mort. Le terme *astrophia* est un terme erroné, le « s », le sigma étant de trop. S'agit-il d'une simple

coquille ? Aldo Manuzio, grand imprimeur de textes grecs, ne recence pas dans la liste des errata à la fin de son ouvrage cette coquille comme si elle était consciente, voulue, délibérément faite par Colonna et laissée par l'éditeur comme un effet de réel, un effet de fausse ou de mauvaise traduction faite par un apprenti-humaniste, un amoureux, un jeune homme apprenant sur le chemin de l'initiation.

Borne sur un chemin, fausse traduction devenant un véritable exercice de style, l'épitaphe de Lolius et Leontia stupéfait par sa modulation dans l'économie de l'ouvrage d'une histoire dans un ensemble d'histoires formées par le cimetière lui-même dans le songe de Poliphile qui n'est autre qu'une représentation successive de paysages dans la tête de son auteur qui finit par se réveiller à la fin du roman. La complexité de la langue, le récit amoureux et antique, la présence d'une langue originelle traduite et d'une autre originale sauraient également refléter le roman lui-même. »

(Nicolas KINOSKY)

Catherine NOTTER.